

Les racines d'un déporté

par

Terry Cochran

nom du fichier: racine.pdf
date: 05/jan/05

Adresse:
Département de littérature comparée
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal, Québec H3C 3J7
terry.cochran@umontreal.ca

[Une version de ce texte a été publiée dans *Spirale*, no. 181, nov.-déc. 2001.]

Il s'agit du mort qu'il faut, de celui qui va mourir, qui doit mourir afin de libérer son nom. La mort d'un jeune homme, le mort qu'il fallait, allait permettre à Semprun, l'auteur de ce livre sur ce mort recherché et trouvé, de tuer son propre nom pour continuer à vivre. Le plan était simple : en donnant son nom à un cadavre, en s'appropriant le nom du défunt, Semprun échangerait son destin contre celui d'un autre, éviterait la mort qui le menaçait. En suivant la logique qu'un vivant ne meurt qu'une fois, Jorge Semprun céderait son nom à un autre, à un mort dont il prendrait la funeste identité. Sans être jamais réalisé, le dessein de remplacer un mort, le mort retrouvé, donne corps au livre, fournit le fil conducteur du récit dont le genre n'arrive pas à contenir ce qui est raconté.

Semprun a beaucoup écrit sur les camps de concentration, en particulier sur Buchenwald où il a été interné. Comme pour tout survivant, et surtout pour ceux qui écrivent, sa vie concentrationnaire résonne à travers ses réflexions, son écriture, et demeure un point de référence virtuel. Toujours sur la toile de fond de ce qui va arriver, s'est passé et est en train d'avoir lieu, ses nombreux livres tracent sa vie avant les camps, pendant son emprisonnement et après sa libération, alors qu'il assume une identité clandestine dans le cadre de ses engagements politiques. En somme, le camp constitue le noyau de son imaginaire, le lieu d'exil ultime qui fonde ce qu'il est, ce qu'il est devenu. Dans ses écrits, le camp sert de passerelle permettant d'établir un lien mobile entre le passé et le présent. La ligne qui sépare ce qui a été de ce qui est, de l'expérience déjà vécue et l'actuelle, est aussi floue qu'instable. Pour Semprun, cet enchevêtrement qui mélange les temps jusqu'à les rendre hors-temps, transtemporels, s'installait déjà dans le non-lieu du camp : « *On ne pouvait faire de la mémoire qu'avec des souvenirs. Avec l'irréel, en somme, de l'imaginaire.* » Et plus tard, si les distinctions temporelles ont encore un sens, le moindre événement peut travailler « *les tripes de la mémoire* », actualiser le passé qui reste inextricablement imbriqué au présent. Ce glissement temporel est devenu une des principales caractéristiques des livres, des mémoires de Semprun.

Le titre de ce livre incarne d'emblée cette vacillation temporelle. Dans une optique descriptive, au niveau de l'histoire, « le mort qu'il faut » ne fournit pas une représentation tout à fait précise des détours constituant ce récit; étant donné qu'en fin de compte la vie de Semprun n'était pas en danger, qu'il n'avait pas besoin de ce mort-là et de l'identité qu'il portait, un titre plus exact serait « le mort qu'il aurait fallu. » Néanmoins, la signification de ce livre, des événements et des divagations qu'il trace, ne réside pas dans la description, dans un portrait du réel, mais plutôt dans l'imaginaire qui le sous-tend, qui lui donne sa propulsion. Effectivement, la justesse – et peut-être la justice – du titre choisi par l'auteur est frappante, bien que l'on ne s'en

rende compte qu'après coup. Et cette justesse concerne justement le mort en tant que vivant, le mort avant de mourir, le mort qui meurt vraiment et dont la mort ne peut pas être conditionnelle. En somme, le titre nomme un mort qui peut mourir seulement au temps présent parce qu'il est inextricablement lié à sa propre mort, qui n'a pas encore eu lieu. Ce mort-là, que Semprun connaît vivant, avant de le voir mourir et de savoir qu'il est le mort qu'il « faut », est à la fois victime et héros de la mémoire de l'auteur qui dépose en lui le poids de son imaginaire.

Le fantôme de soi

Autrement dit, l'essentiel de ces mémoires touche à l'amitié fantomatique entre Semprun et le vivant qui plus tard dans le récit sera identifié comme le mort qu'il faut. Il s'agit surtout du vivant, du rapport entre Semprun et son ami, même si vers la fin du livre Semprun sera le témoin de sa mort, du dernier soupir du mort dont on n'avait plus du tout besoin. C'était le coup de foudre quand ils se sont rencontrés : « *Jamais je n'aurai aussi fortement senti la proximité, la prochaineté, de quelqu'un. [Nous étions] liés par une fraternité de destin quasiment ontologique...* ». Il cherche des raisons logiques, des causes visibles des liens presque mystiques qui les unissaient – le numéro de matricule indiquant qu'ils sont arrivés au camp en même temps, le fait qu'ils avaient le même âge, qu'ils étaient tous les deux étudiants. Il y avait cependant quelque chose entre eux de plus profond, de plus grand, au-delà des apparences qui dépassait tout effort d'explication.

L'autre, dont la proximité était si proche et si inexplicable, n'avait pas eu la même chance que Semprun; il était ravagé par sa vie dans le camp, en dehors des circuits habituels de travail, faisait partie des déchets humains dont la survie était peu probable. Son sort, sa situation exécrationnelle n'empêchait pas pourtant que Semprun se reconnaisse dans l'autre, voie son existence inscrite dans le visage de l'autre : « *Ce mort vivant était un jeune frère, mon double peut-être, mon Doppelgänger : un autre moi-même ou moi-même en tant qu'autre. C'était l'alterité reconnue, l'identité existentielle perçue comme possibilité d'être autre, précisément, qui nous rendait si proches.* » On se croirait dans une belle fiction surréelle du 19^e, où les fantômes et les esprits circulent librement comme des protagonistes absolus, au contraire du monde contemporain où ils sont refoulés d'avance, écartés par définition de la vie consciente et tellement raisonnable. En tant que doubles, en tant que reflets l'un de l'autre, ils figurent des images spectrales de ce que chacun aurait pu être ou devenir. C'est-à-dire qu'ils étaient liés par un destin qu'ils ne partageaient pas. Comme deux faces de la même médaille, deux inscriptions de la même matière, le sens de leur destin dans le camp était tout à fait opposé, tout comme la vie et la mort, le privilégié et le marginal. Semprun survit et l'autre meurt, même si, d'après l'auteur survivant, c'est le hasard qui a distribué les sorts.

Un devenir français

Mais l'autre visage de Semprun, l'autre qui ne revient pas du camp, est moins le mort qu'il aurait fallu dans l'histoire que le mort que Semprun porte en lui et dont il ne peut se débarrasser. Malgré le fait que cet autre existait et meurt vraiment, son existence est d'autant plus persistante dans l'imaginaire de Semprun, où ce mort vivant s'installe irrévocablement : « *Mais je pouvais m'imaginer aisément à sa place, comme il aurait pu, sans doute, se mettre à la mienne.* » Semprun parle pour lui-même, de son imaginaire, et attribue des pensées pareilles à l'autre; peu importe si c'est « vrai », si l'autre s'imaginait à sa place, parce que c'est la place de Semprun qui est en jeu. Son « lieu, » la constellation de son imaginaire, tourne autour de l'identité de l'autre, du mort qu'il s'assimile. Quand Semprun apprend qu'il faut un mort, la question de l'identité est posée sans ambiguïté. Kaminsky, celui qui se chargeait de localiser le « *mort convenable* » lui dit qu'ils ont trouvé quelqu'un : « *Parisien, comme toi.* » Semprun se demande tout de suite : « *Suis-je vraiment parisien?* » Cette question, qui hante tous les livres de Semprun, symbolise toutes ses préoccupations et inquiétudes et véhicule ses réflexions incessantes sur son rapport à la patrie, à la langue, à la culture et à l'homme « universel ». Son ami, son mort, qui s'appelle François, était ce Français, ce parisien : « *Vingt ans, comme moi, étudiant parisien : oui, je peux imaginer.* » Parisien comme lui : ça exige un effort d'imagination. Cet effort travaille en filigrane et sans arrêt, est devenu la raison d'être du grand livre de la vie de Semprun dont la dernière page n'a pas encore été écrite.

Le vrai drame de ce livre concerne justement cette mort qu'on vit, son rapport à la langue française comme dépaysement qui met fin aux exils des apatrides. Avant la guerre, Semprun se montrait prêt à se transformer entièrement en francophone, spécifiquement en parisien; assumer une identité « autre » implique une violence, un effacement de soi, un oubli nécessaire. Dans le camp, il réfléchit sur les ombres conflictuelles de sa vision de soi, ainsi que des formes de son appartenance à ses semblables : « *Compatriotes? De quelle patrie, seigneur? Depuis plus de quatre ans, depuis qu'en 1939, sur le boulevard Saint-Michel, à Paris, j'avais décidé que plus jamais personne ne m'identifierait comme étranger en raison de mon accent, depuis que j'y étais parvenu, ma langue maternelle, mes références aux lieux d'origine – à l'enfance, en somme, radicalement originaire – s'étaient estompées, prises dans le maelström du refoulement et du non-dit. ... [J]e disais que la langue française était la seule chose qui ressemblât à une patrie, pour moi. Ce n'était donc pas la loi du sol, ni la loi du sang, mais la loi du désir qui s'avérait dans mon cas décisive.* » En transgressant son identité d'origine, dans la modernité profondément assimilée à la pratique et à la maîtrise d'une langue, Semprun se soumet à la loi du désir, de devenir autre, qui se manifeste dans la suppression de son accent, de son étrangeté prononcée. Il s'approprie le français en refoulant l'espagnol, il se réinvente à partir du non-dit, sinon du caché.

Mais ce rêve français, fondé sur son manque d'accent et sur la réécriture de son vécu, prend fin au seuil de Buchenwald; là, il redevient espagnol, porte le triangle obligatoire qui dénote

sa nationalité. « *Ainsi, à Buchenwald, dans le lieu du plus lointain exil, aux frontières mêmes du néant... je retrouvais mes repères et mes racines... les mots de l'enfance n'étaient pas seulement retrouvailles d'une identité perdue, oblitérée, du moins, par la vie de l'exil, qui, d'un autre côté, l'enrichissait, ils étaient aussi ouverture à un projet...* » Ce projet, que l'auteur raconte amplement dans d'autres livres, consiste en son engagement dans le parti communiste espagnol où « *[l]'espagnol aura ainsi toujours été la langue de ma vie clandestine.* » Mais, tout comme le mort qu'il faut, qu'il fallait, la vie ouverte de Semprun sera dorénavant parisienne et sans accent.

Il s'agit encore du mort qu'il faut, du double dont seulement le corps meurt en laissant bien vivant l'imaginaire qu'il permet. À Buchenwald, Semprun retrouve son identité espagnole qu'il a supprimée en faveur de la française; mais son substrat espagnol renaît seulement pour mourir encore une fois, pour devenir définitivement clandestin. Pour Semprun, l'exil absolu, le déracinement profond et irréparable qu'est le camp, transmute son lieu d'exil, la France, en son chez-soi. À partir de son internement à Buchenwald, il redevient ce qu'il a été seulement pour devenir quelqu'un d'autre. Le dédoublement de Semprun, sa vie à travers le mort qu'il faut, révèle toute sa force et sa tragédie dans l'impossibilité de se débarrasser du double, de devenir identique à soi sans l'autre, parisien comme lui.

Bibliographie

Jorge Semprun, *La mort qu'il faut*, Gallimard, 2001